

Gérard Mauger

Centre de sociologie européenne, EHESS, CNRS

DISQUALIFICATION SOCIALE, CHOMAGE, PRECARITE ET MONTEE DES ILLEGALISMES

Les "pratiques délinquantes" des jeunes — aujourd'hui désignées comme "violences urbaines"¹ — sont l'enjeu de luttes symboliques où s'opposent les représentations construites dans différents champs de l'espace social (médiatique, étatique, scientifique, etc.) et au sein même de chacun de ces champs.

Pour rendre compte de "l'offensive pénale" et/ou des "innovations sociales", il faudrait prendre pour objet ces luttes symboliques, ces qualifications convergentes ou concurrentes, les schèmes de perception et de jugement qui les engendrent, les imputations de sens qu'elles impliquent, les stratégies qu'elles induisent, la circulation des différents labels et des "théories" qui en sont solidaires, etc. Ainsi faudrait-il mettre en évidence tout ce que la construction médiatique du phénomène doit à la logique concurrentielle d'un champ qui porte à la fois à l'exhibition du spectaculaire, à la dramatisation, à la recherche des "responsables" ("les voyous", leurs parents, le gouvernement, etc.) et à l'indignation morale, etc.² ; tout ce que les définitions "scientifiques" du problème doivent aux rapports de force entre les différentes disciplines concernées (psychopathologie/sociologie, "défaillances de la Loi"/"chômage des jeunes", etc.), aux luttes symboliques au sein de chacune de ces disciplines et à l'état de l'offre étatique de recherches, etc. Et il faudrait montrer de même ce que la construction étatique du problème (les catégories juridiques, les catégories statistiques) doit aux enjeux proprement politiques (manifester l'intérêt accordé

au problème en nommant une commission d'enquête, afficher un travail en commun des partenaires sociaux "face à l'ennemi", mettre en scène une réponse étatique organisée, réduire la visibilité sociale du phénomène, agir sur "ses causes profondes", faire preuve de fermeté et/ou d'humanité, etc.), aux différentes catégories de professionnels concernés (magistrats, policiers, travailleurs sociaux, etc.) et aux institutions correspondantes, à leurs problématiques, intérêts et logiques propres (éviter de majorer le problème pour écarter le soupçon de mauvaise gestion ou majorer les difficultés pour obtenir des moyens supplémentaires, etc.)³.

On s'efforcera ici de rendre compte sociologiquement de ces "pratiques déviantes" des jeunes de milieu populaire en montrant que si le chômage et la précarisation de l'emploi n'ont pas de conséquences mécaniques sur l'accroissement de la délinquance juvénile enregistrée, toute analyse des formes contemporaines de "déviance" des jeunes adultes (suicides, alcoolisme et diffusion des toxicomanies, d'une part, délinquance protéiforme, d'autre part) doit nécessairement en tenir compte.

LA DISQUALIFICATION SOCIALE DU GROUPE OUVRIER

La restructuration et la disparition de branches entières de la production industrielle (industries minières, métallurgiques, textiles, etc.), les transformations du travail ouvrier induites par la mise en place de nouvelles technologies et de nouvelles stratégies patronales ont provoqué la ruine des métiers ouvriers traditionnels, la dévalorisation des diplômes techniques qui en ouvraient l'accès, l'extension du chômage, la paupérisa-

¹ Depuis "les émeutes" plus ou moins spectaculaires, les affrontements avec la police, les rodéos, les vols, "la dépouille", le racket, le vandalisme, les bagarres au sein des bandes et entre bandes, le *football hooliganism*, l'alcoolisme et la toxicomanie, jusqu'aux conflits de voisinage, provocations, agressions sonores et autres "incivilités", etc.

² Sur ce sujet, cf. Patrick Champagne, "La vision médiatique", in Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Editions du Seuil, 1993, pp. 61-79.

³ Sur ce sujet, cf. Philippe Juhem, "Civiliser la banlieue. Les dispositifs étatiques de régulation de la violence dans les quartiers populaires" (à paraître) ; Jean-Pierre Garnier, *Des barbares dans la cité. De la tyrannie du marché à la violence urbaine*, Paris, Flammarion, 1996.

tion et la précarisation de pans entiers du monde ouvrier et, en définitive, la disqualification de "la force de travail simple" (la force de travail comme force physique) et des "valeurs de virilité" (courage, endurance, dureté) qui occupaient une place centrale dans la "culture d'atelier" (et, de façon plus générale, dans la définition de l'identité masculine traditionnelle des milieux populaires).

Parallèlement au déclin numérique du monde ouvrier, la crise de la représentation syndicale et politique et la dévaluation de ses porte parole, l'effondrement des Etats socialistes et la disqualification du "socialisme réel" et des formes de messianisme politique qui en étaient solidaires, le discrédit des mots anciens (ouvrier, classe ouvrière, exploitation, lutte de classes, etc.) dans le champ politique, le champ médiatique, mais aussi dans le champ intellectuel et leur remplacement par des trompe l'œil (l'OS métamorphosé en opérateur, l'OQ en moniteur, l'usine en entreprise, la grève en mouvement social, les licenciements en plan social, le patronat en "forces vives de la nation", etc.) et le désarroi discursif qu'implique la perte des "mots de la tribu", ont désorienté et disqualifié politiquement un groupe ouvrier économiquement dévalué.

Cette disqualification économique et politique du groupe ouvrier, d'une part, l'élargissement du champ des possibles professionnels et l'espoir d'ascension sociale, liés à la prolongation massive des scolarités, d'autre part, expliquent la demande croissante de scolarisation, la quête du salut social par les études longues. Or, la prolongation de la scolarité obligatoire et la banalisation de l'entrée des fils d'ouvriers dans l'enseignement secondaire ont contribué de multiples façons à la désagrégation-disqualification du groupe ouvrier. Déstructuré vers le bas par la précarisation, le chômage et la retombée dans la misère, le monde ouvrier traditionnel se désagrège aussi vers le haut par la quête du salut social dans la réussite scolaire. Se substituant à l'auto-élimination, la disqualification scolaire est alors d'autant plus destructrice qu'elle est perçue dans le cadre d'une représentation naturaliste de "l'intelli-

gence" ("l'idéologie du don") confortée par le constat de réussites scolaires différentielles au sein d'une même fratrie qui semble neutraliser les effets de l'origine sociale.

La prolongation des scolarités implique aussi l'élargissement du monde social vécu, l'établissement de relations sociales avec des agents géographiquement rapprochés bien que socialement éloignés. Elargissement de l'espace social de référence (renforcé par l'emprise de "la culture jeune") qui porte au sein même des familles ouvrières la comparaison avec d'autres modes de vie, changeant les axes de coordonnées sociales par rapport auxquels elles se situent, contribuant à l'auto-disqualification du groupe ouvrier, renforçant "la honte d'être ou de rester ouvrier". En rupture de filiation ouvrière, les élèves de L.E.P. d'origine populaire refusent massivement l'usine, le travail manuel, agissant sur la matière et coupé du monde extérieur⁴.

Et parce qu'"une position sociale ne peut exister et se reproduire que si elle est considérée comme digne d'être occupée au moins par ceux qui l'occupent"⁵, la reproduction des classes populaires est aujourd'hui "en crise".

LA DESOUVRIERISATION DES FILS D'OUVRIERS

La relégation scolaire, le chômage et la précarité, l'encadrement par les dispositifs d'insertion successifs, la ségrégation sociale et spatiale, l'origine immigrée permettent d'ébaucher à grands traits un portrait social de la fraction la plus démunie des fils d'ouvriers.

Echapper à la condition ouvrière, c'est d'abord échapper au L.E.P. : depuis l'affichage de l'objectif des "80% d'une classe

⁴ 47% des garçons se déclarent disposés à faire le métier de leur père et 28% des filles se déclarent prêtes à accepter la situation de leur mère (Christophe Jalaudin, *Aux lendemains du L.E.P. Insertion professionnelle et sociale d'une cohorte d'élèves*, Thèse, Université de Nantes, 1995).

⁵ Patrick Champagne, "La reproduction de l'identité", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 65, 1986, pp. 41-64.

d'âge au niveau du baccalauréat", la fraction la mieux dotée scolairement du public antérieur des L.E.P. étant désormais absorbée par les lycées, leur position dominée dans le système scolaire s'est encore dégradée. "Condamné" au L.E.P., il s'agit d'éviter les secteurs en déclin de la mécanique — ils étaient la fierté des L.E.P., ils représentent aujourd'hui l'échelon le plus bas — et d'accéder aux secteurs nouvellement promus des "bacs pros" (eux-mêmes hiérarchisés). Ce clivage et cette hiérarchisation interne est fondée sur une double opposition. Celle qui, sous l'angle de l'objet du travail, oppose "le monde des choses matérielles" et "le monde des choses humaines" et celle qui, sous l'angle de la nature du travail effectué, oppose travail manuel et travail intellectuel ("pratique" et "théorie"). L'activité est d'autant plus "noble" qu'elle ne fait appel à aucun travail exclusivement manuel et qu'elle a pour objet le monde des choses humaines. Au travail manuel sur le monde des choses matérielles (le monde sale et bruyant de l'atelier, à 95% masculin) s'oppose le travail manuel sur le monde des hommes (des coiffeuses aux aides-soignantes, à 70% féminin), l'un et l'autre s'opposant au travail intellectuel sur le monde des choses matérielles (le monde propre et silencieux des ordinateurs) et sur le monde des choses humaines (des psychologues aux diverses catégories d'employés "à l'écoute du client").

La dévaluation en cascade des titres scolaires affecte en priorité les diplômés les moins élevés de l'enseignement technique (le taux de chômage des jeunes sans diplôme est entre trois et quatre fois plus élevé que celui des jeunes ayant un diplôme de niveau bac + 2). Ainsi, la plupart des élèves de L.E.P., refusant la condition ouvrière, n'en sont pas moins voués au salariat précaire : six ans après leur sortie du L.E.P., ils y sont "condamnés" dans six cas sur dix. De façon générale, pour les jeunes qui sont sortis de l'école sans formation professionnelle dès la fin de la scolarité obligatoire et une partie des titulaires de diplômes dévalués (CAP, BEP), la stabilisation dans un emploi durable est l'horizon souvent indéfiniment éloigné d'une période de transition où alternent emplois précaires, chômage et stages de

formation et ce sas est d'autant plus long que le capital scolaire détenu est plus faible.

Les dispositifs d'insertion successifs ont institutionnalisé la transition entre système scolaire et marché du travail. Ils ont ainsi contribué à l'expérimentation de nouvelles formes d'emploi salarié⁶, mais ils ont aussi mis en place de nouvelles formes d'enclavement de la fraction la plus démunie des jeunes de milieu populaire, institutionnalisant la figure du "stagiaire perpétuel". En fait, les usages diversifiés que "les jeunes à insérer" font des Missions Locales dépendent de leur trajectoire, de leurs ressources, de leur habitus : de l'intériorisation du point de vue de l'institution à l'installation dans la profession de "chercheur d'emploi", de la révolte contre ce qu'ils dénoncent comme "l'illusion scolaire" et "l'imposture de l'insertion" à la recherche d'une "couverture" pour des activités délinquantes, de la simple recherche d'un "petit boulot" par les mieux dotés à la quête désespérée d'un emploi et à la "remise de soi" des plus démunis⁷.

Parce que la ségrégation sociale est aussi spatiale[^], ces jeunes chômeurs sans qualification, issus des familles les plus démunies, se trouvent géographiquement regroupés dans les cités de banlieue les plus dégradées. La construction accélérée de "grands ensembles" au cours des années 1960 destinés à résorber les bidonvilles et les cités de transit, puis, la politique d'accession à la propriété, d'une part, l'extension progressive du chômage des salariés non-qualifiés, d'autre part, au cours des années 1970, ont, en effet, renforcé la ségrégation urbaine. Alors que

⁶ On peut y distinguer un pôle scolaire (cf. les stages de formation alternée) et un pôle professionnel (cf. les nouveaux statuts d'emploi dans les secteurs marchand et non-marchand) : sur ce sujet voir Judith Kaiser, *L'évolution de l'insertion des jeunes de bas niveau scolaire. Modes de vie des jeunes en insertion de longue durée et transformations de l'organisation de la transition professionnelle*, Thèse, Université Nancy 2, 1998.

⁷ Mathieu Thévenin, *Jeunes et institutions de la jeunesse à Aubervilliers*, DEA, ENS-EHESS, 1996.

[^] Coll. *En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle*, La Tour d'Aiguës, Éditions de l'Aube, 1997.

les classes populaires en ascension quittaient les cités HLM, les fractions paupérisées étaient vouées à rester dans des quartiers de plus en plus dégradés et stigmatisés.

Par ailleurs, la substitution partielle d'une classe ouvrière immigrée (le plus souvent originaire d'Algérie, du Maroc, de Tunisie) à la classe ouvrière autochtone, au cours des années 1960 et jusqu'à la première moitié des années 1970, a permis l'ascension relative de la classe ouvrière ancienne. Les familles issues de l'immigration se trouvent ainsi sur-représentées parmi les familles les plus démunies : de ce fait, les jeunes issus de l'immigration sont sur-représentés parmi les jeunes sans qualification et ils le sont aussi parmi les jeunes chômeurs sans qualification du fait du racisme latent sur le marché de l'emploi des "jeunes-à-tout-faire".

Sans ressources scolaires, sans perspectives professionnelles, rassemblés dans des quartiers périphériques dégradés, échappant au contrôle scolaire et au contrôle parental, soustraits à la discipline du travail, "jeunes à perpétuité" (i.e. hors d'état d'accéder à un emploi stable, de s'autonomiser par rapport à la famille parentale et de former une famille conjugale), sans affectation sociale, ils sont "livrés à eux-mêmes" ou, plus précisément, à la culture de rue", affectés au monde des bandes, à plein temps et pour une durée de plus en plus longue, sans grand espoir de pouvoir s'en sortir".

LE MONDE DES BANDES ET LA CULTURE DE RUE

Traditionnellement, le monde des bandes est à la fois l'univers de sociabilité où les jeunes hommes⁹, dès les dernières années d'école et

9 Monde populaire, par son origine et son avenir probable, le monde des bandes est aussi un monde d'hommes. A la fois parce que le monde des bandes est un univers d'apprentissage des valeurs de virilité par définition fermé aux femmes ; parce que, de façon générale, la formation d'un couple — à l'essai ou "définitif" — est, sauf exceptions, incompatible avec la participation à une bande ("enterrer — même provisoirement — sa vie de garçon", c'est aussi quitter la bande) ; mais aussi parce qu'en dépit de l'émancipation scolaire,

jusqu'à la formation d'un couple stable "profitent de leur jeunesse", jouissant des licences statutaires accordées à la jeunesse en milieu populaire (les "virées en bande", les "cuites", les bagarres, les "conneries", "la culture du samedi soir-dimanche matin"¹⁰) et l'univers d'apprentissage des conduites de virilité¹¹ : comme l'a montré Paul Willis¹², l'apprentissage de la culture de bande, "culture anti-école", était une propédeutique à la "culture d'atelier". Pour "devenir un homme", conforme aux représentations populaires de l'idéal de virilité, il faut "avoir fait ses preuves", face aux pairs, aux aînés, aux "hommes" de l'entourage. L'intériorisation des valeurs de virilité passe par l'apprentissage collectif de "conduites viriles" : le défi des règles scolaires, les affrontements verbaux ou physiques dans la bande et entre bandes, les excès de vitesse, les excès de boisson, etc., toutes pratiques qui relèvent sans doute plus de la reproduction que de la révolte et de la transgression (si transgression il y a, elle réside toute entière dans l'excès, l'emphase, l'ostentation). On peut alors se demander si l'intérêt prêté à ces "excès ordinaires" ("les incivilités") procède de l'inflation quantitative ou d'une mutation qualitative de ces excès ou d'une intolérance croissante à leur égard.

Chez les jeunes hommes issus de milieux populaires et les plus démunis de capital

sexuelle, économique et matrimoniale des filles, les familles populaires continuent d'exercer sur elles une surveillance étroite qui les voue "à l'intérieur" (aux "travaux d'intérieur" et à la "culture de l'intériorité") et les tient à l'écart de la culture de rue et de ses "dangers".

¹⁰ François Dubet, *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Editions Fayard, 1987.

¹¹ Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, "Les loubirds", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°50, novembre 1983, pp. 49-67 ; David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.

¹² L'apprentissage des valeurs de virilité s'effectue traditionnellement à travers deux sortes d'usages des ressources physiques : comme force de travail (affrontement de l'homme avec le monde des choses matérielles) et comme force de combat (affrontements physiques entre hommes) (cf. Paul Willis, "L'école des ouvriers", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°24, novembre 1978, pp. 50-61).

scolaire, la force physique et les valeurs de virilité afférentes (éprouvées, attestées, confortées à travers défis et "basiions") sont au principe de l'estime de soi et de la reconnaissance des autres : cette espèce de capital corporel est à la fois le moyen de "se faire respecter" et de "se faire un nom" dans l'arène locale.

Les affrontements plus ou moins ludiques entre bandes rivales et adverses ont une fonction quasi-initiatique dans l'éducation virile. La logique de ces affrontements entre bandes implique l'invention de territoires à défendre, à contrôler, à libérer, à conquérir, celui de la bande (le HLM, la cité, le quartier, le village etc.) et ceux des autres bandes, délimités par des frontières, des limites plus ou moins clairement identifiées par les uns et les autres, celle de patronymes (le plus souvent empruntés au territoire), celle de prétextes à affrontements (invasion du territoire, "conquête" d'une fille du quartier, agression contre tel ou tel ressortissant du territoire contrôlé, etc.), querelles d'honneur où le souci de sauver la face ou le risque de la perdre imposent des représailles sur le territoire de l'agresseur¹³, etc.

Le recrutement des bandes cooptées dans le cadre d'une même unité spatiale sur la base d'affinités de dispositions et de conditions, peut passer pour une cooptation "ethnique", du fait de la visibilité des marqueurs corporels qui les désignent comme immigrés ou fils d'immigrés. Mais il est vrai qu'une "ethnicité" vague qui associe à telles propriétés corporelles (la couleur de la peau, les cheveux frisés, les yeux bridés, etc.) une culture ad hoc faite de bric et de broc, d'éléments hétéroclites et décontextualisés ("renois"/"rebeux", "céfrans"/"rebeux", "toubabs"/"renois", etc.) peut servir de ressource identitaire aux agents les plus démunis de ressources économiques et culturelles et s'intégrer dans la logique guerrière du monde des bandes, logique du territoire, du patronyme, des couleurs, de l'opposition nationaux/étrangers, etc.

La pratique du sport des "jeunes des cités" — qu'il s'agisse de "sports de rue", de sports pratiqués dans le cadre scolaire ou de clubs sportifs — obéit à la même logique guerrière que les pratiques du monde des bandes (cf. "les basiions" internes ou entre bandes) : même intensité de l'engagement physique, même attrait pour les sports de combat, même définition de conventions ad hoc (le plus souvent implicites) quant aux modalités de l'affrontement, même individualisme (transformation des sports collectifs — basket — en sports individuels), mêmes conduites de défi, mêmes joutes verbales, préludes à ou évitements de la violence physique, mêmes conduites de bluff. Parce que "les jeunes des cités" ne s'engagent que dans des pratiques où ils se reconnaissent a priori quelques compétences, cette proximité des pratiques, des ressources, des dispositions, des habitus requis permet de comprendre que les sports de rue puissent être un moyen de "repêchage", une façon de "sortir la tête de l'eau", le vecteur d'une réhabilitation symbolique¹⁴. Par ailleurs, la représentation populaire du champion sportif (congruente avec l'idéologie du self made man) conforte "la mythologie de l'ascension sociale" : la croyance que "le premier venu" peut devenir un champion conforte celle que "tout est possible à un homme ordinaire", que "devenir quelqu'un" est affaire de vertus individuelles et de mérite personnel, que "le don" et "l'effort" l'emportent sur "la naissance" et "l'héritage".

C'est dans la même perspective — celle de la logique guerrière qui régit l'affrontement entre bandes — qu'on peut comprendre les affrontements avec la police perçue comme une bande rivale. Lorsqu'elle envahit le territoire d'une bande et prétend le contrôler, il s'agit de "se faire respecter" : par la police comme par les bandes voisines. En fait, la perception de la police dans le monde des bandes est ambiguë. D'une part les policiers sont perçus comme des ressortissants du même monde (populaire), disposant des mêmes ressources (la force physique), partageant les mêmes valeurs (de virilité) ;

¹³ Sur ce thème, cf. Gérard Mauger, Claude Fossé-Poliak, "Les loubards", *art. cit.*

¹⁴ Sur ce sujet, cf. Pascal Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1995.

d'autre part, ils apparaissent comme des représentants du "monde des autres", du "monde de l'ordre". En fait, la police ne peut échapper à cette représentation que dans la mesure où elle n'a recours qu'à la violence symbolique (dissuasion, mise en garde, "dialogue") et n'use qu'en dernière instance de la violence physique. Les mesures vexatoires et discriminatoires (contrôles d'identité à répétitions, etc.), les bavures policières (racisme, injures, règlements de comptes) ne peuvent que conforter les représentations spontanées de la police comme bande rivale. Elles sont perçues comme des provocations, prétextes à des affrontements bandes-police : "émeutes" où se superposent dans les esprits "la guerre de bande" (sportive) et "la guerre des cités" contre l'ordre social¹⁵.

Cet enracinement du monde des bandes dans la "culture de rue" a pour corollaire l'affirmation des valeurs de virilité face au "monde de la culture" (à commencer par l'école) et au "monde de l'argent" et ses symboles.

Ainsi peut-on rendre compte de la violence réputée "gratuite", "absurde", "sauvage", du monde des bandes contre "le monde de la culture" (qui dévalorise les valeurs de virilité et la force physique), des agressions contre les enseignants ou les "lèche-culs", du vandalisme dans les collèges, les MJC, etc.

¹⁵ Soulignant l'échec du "mouvement beur", l'impossibilité de mettre en scène durablement une base, de formuler des revendications et de rationaliser la protestation, Philippe Juhem conclut que "rien ne permet d'affirmer que les phénomènes de violences collectives et *a fortiori* individuelles aient jamais représenté un quelconque moyen de protestation (fût-il inorganisé et réactionnel) par les jeunes à l'égard de leurs conditions de vie" (in "Civiliser la banlieue. Les dispositifs étatiques de régulation de la violence dans les quartiers populaires", art. cit.). Sur le sens politique des pratiques du monde des bandes, cf. Gérard Mauger et Claude F. Poliak, "La politique des bandes", *Politix*, n°14, 2ème trimestre 1991, pp. 27-43 ; Gérard Mauger, "Les usages politiques du monde des bandes", in *L'engagement politique: déclin ou mutation*, Pré-actes du colloque CEVIPOF-FNSP, Paris, 4-5-6 mars 1993, tome 1, pp. 515-537 ; Christophe Gaubert, "Badauds, manifestants, casseurs. Formes de sociabilité, ethos de virilité et usages des manifestations", *Sociétés contemporaines*, n°21, mars, 1995, pp. 103-118.

La montée des violences à l'école¹⁶ n'est évidemment pas étrangère à la prolongation de la scolarité obligatoire : impuissante à soustraire à l'échec scolaire la fraction des jeunes de milieux populaires la plus démunie culturellement, elle est au principe du renforcement de "la culture anti-école" chez ceux pour lesquels elle n'est que la prolongation inutile d'une situation humiliante. Se substituant à l'auto-élimination, la disqualification scolaire est en effet d'autant plus destructrice qu'elle est perçue dans le cadre d'une représentation naturaliste de "l'intelligence". Attribut de l'autorité dans le monde des bandes, la valeur physique permet d'inverser "l'indignité" en "fierté" dans l'échec scolaire. Perçue par des "habitus guerriers", la réussite scolaire est en effet un indice de soumission ; à l'inverse, le mépris affiché à l'égard des "bouffons" (qui se "prennent la tête") — ou, mieux, les injures et les coups qui leur sont adressés — apparaît comme une victoire de la force sur le savoir, un moyen de préserver la dignité de ceux que l'école humilie.

De même, la pratique du racket sur les "fils de bourges" (ceux du collège ou les lycéens des beaux quartiers)¹⁷ ou le pillage et le saccage des centres commerciaux deviennent intelligibles dès lors qu'on les perçoit comme l'affirmation guerrière des valeurs de virilité contre "le monde de l'argent" et ses symboles. Il faudrait analyser dans cette perspective les effets qu'ont eu sur le monde des bandes l'invention et la diffusion de la "culture jeune" et la prolongation de la scolarité obligatoire. L'élévation des besoins ("pour être un jeune comme il faut") liée à l'élargissement et à la diversification du "marché jeune" et l'impécuniosité endémique liée à l'extension du chômage ne sont évidemment pas sans rapport avec la recrudescence des vols des attributs nécessaires à la conformité à tel ou tel "modèle jeune", mais aussi, à l'inverse, avec la réaffirmation

¹⁶ Pour une vue d'ensemble, cf. Bernard Chariot et Jean-Claude Emin (dir.), *Violences à l'école. Etat des savoirs*, Paris, Armand Colin/Masson, 1997.

¹⁷ Homologue des bagarres entre *rockers* et *mods* anglais au cours des années 1960 ou entre "voyous" et "snobs" analysées par Jean Monod (in *Les barjots*, Paris, Julliard, 1968).

ostentatoire d'une culture de la virilité qui refuse de singer les classes moyennes, ou encore avec le pillage des centres commerciaux, pratique ambiguë où se conjuguent l'appropriation et la destruction des attributs de la conformité.

LE MONDE DES BANDES, "LE MILIEU" ET LE "BIZNESS"

L'appartenance au monde des bandes (des "blousons noirs" des années 1960 aux "loubards" des années 1970), était presque toujours temporaire, aboutissant le plus souvent à des conversions "normales" (c'est-à-dire à la fois "approuvées" et "ordinaires") : à l'insertion des ressortissants du monde des bandes dans le monde du travail correspondait une transformation des usages martiaux de la force physique en usages productifs, une transformation de la force physique - force de combat en force de travail, une conversion de "la culture de la rue" à "la culture d'usine"¹⁸. Cette conversion, dont le mariage (après le service militaire) était le démiurge ordinaire, orientait les ressortissants du monde des bandes vers les métiers de force, métiers d'hommes, bastions de la classe ouvrière traditionnelle : les mines, les industries métallurgiques, le bâtiment, etc., secteurs disparus ou en récession. La dévalorisation de la force physique comme force de travail, le resserrement des débouchés "normaux" de l'apprentissage des valeurs de virilité tendent ainsi à prolonger voire à éterniser l'appartenance au monde des bandes et orientent vers d'autres types de conversions les ressortissants du monde des bandes privés de leurs "débouchés" ordinaires : conversions déviantes du monde des bandes au "milieu"¹⁹.

¹⁸ Les usages légitimes de la force physique comme force de combat constituent un autre univers de conversions possibles pour le monde des bandes. L'armée, la police, les vigiles, métiers où la force physique est une ressource essentielle et où les valeurs de virilité sont dominantes, sont pour le monde des bandes un espace de conversions alternatives : elles ont pour corollaire obligé le passage du "monde du désordre" aux "forces de l'ordre", de l'indiscipline à la discipline, un changement de camp (au sens sportif et socio-politique).

¹⁹ Cf. Gérard Mauger, "Espace des styles de vie déviantes des jeunes de milieux populaires", in

L'explication de la déviance comme réponse délinquante au conformisme frustré peut rendre raison schématiquement du recrutement, du fonctionnement, de la "culture" du milieu : la "volonté de s'enrichir" est au milieu ce que les valeurs de virilité sont au monde des bandes. Aux vols-défis, vols ludiques du monde des bandes s'opposent les vols professionnels du milieu ; aux vols inscrits dans une "logique de subsistance" des premiers (dont l'ampleur dépend de l'existence/inexistence de politiques sociales de lutte contre la pauvreté), s'opposent ceux des seconds inscrits dans la logique de frustration relative décrite par Merton²⁰ ; aux "intérêts guerriers" des uns, s'opposent les "intérêts économiques" des autres ; à l'anarchie du monde des bandes, l'organisation, les règles et codes du milieu ; à l'ostentation des uns, le secret, la clandestinité des autres ; à la violence expressive (gratuite, sauvage) du monde des bandes, la violence instrumentale du milieu²¹. Mais si tout oppose le milieu et le monde des bandes, la force physique est une ressource stratégique dans le milieu comme dans le monde des bandes (de la même façon, le milieu, via la prostitution, "valorise" les ressources corporelles féminines²²) : de ce fait, le milieu est un univers de reclassement possible pour le monde des bandes. Ce reclassement suppose à la fois une conversion de la "logique guerrière" des bandes à la "logique d'enrichissement" du "milieu" et l'acquisition d'un "capital social" spécifique : l'établissement de liens avec le

Christian Baudelot et Gérard Mauger (dir.), *Juennesses populaires. Générations de la crise*, Paris, Editions de L'Harmattan, 1994.

²⁰ Robert King Merton, "Structure sociale, anomie et déviance", in *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, Paris, Pion, 1969, pp. 167-191.

²¹ Dans les guerres que se livrent parfois les gangs du "milieu" pour le contrôle des marchés de la prostitution, du jeu, de la drogue ou de territoires de racket.

²² De façon générale, il faudrait étudier l'ensemble des opportunités de valorisation hors travail des "ressources naturelles" : la force physique et les valeurs de virilité converties en "force de combat" dans les mondes de la délinquance, l'esthétique corporelle "placée" sur le marché du sexe vénal ou encore la mobilisation de ressources "ethniques" dans le champ politique, artistique ou socio-culturel (cf. les conversions politico-culturelles des *Rappers*, *Taggers*, etc.).

milieu de la délinquance professionnelle. C'est dire que même s'il est vrai que le milieu se recrute pour l'essentiel dans les bandes, le monde des bandes n'est pas pour autant un centre d'apprentissage dans lequel les plus doués pourraient envisager de faire des carrières professionnelles, des "équipes amateurs" où se recrutent "les professionnels" : les deux mondes sont culturellement distincts.

Reste que si la délinquance n'est pas le principe organisateur du monde des bandes, si la violence y est plus expressive qu'instrumentale, les limites sont de plus en plus floues entre les deux univers : la prison et le marché de la drogue contribuent à établir des contacts entre le milieu et le monde des bandes et peuvent être des opérateurs de conversion du monde des bandes au milieu. L'attraction qu'exerce le champ des activités délinquantes repose à la fois sur l'échec des tentatives d'insertion par des voies légales, sur la congruence entre la définition dominante de la réussite sociale comme accès aux attributs de la richesse, la fascination pour l'argent facile et les success stories des dealers²³ l'opposition entre "lions" et "moutons" caractéristique des valeurs de virilité partagées par "le monde de l'usine", "le monde des bandes" et celui de la prison ("les durs"), la légitimation politico-morale du banditisme social ("le système D", "la débrouille") comme forme de solidarité communautaire face à la misère, etc., le passage de la consommation de drogues (comme "remède à la déprime") au deal (comme "remède à la

pauvreté"), etc. Et la frontière entre le milieu et le monde des bandes est aussi d'autant plus floue que les vols de subsistance tendent à devenir une pratique ordinaire dans le monde des bandes. Le chômage de longue durée des parents, le chômage endémique sans réelle perspective d'insertion des jeunes impliquent en effet la paupérisation des fractions des milieux populaires qui n'ont pas d'autres ressources que leur force physique. Le vol, "l'arnaque" apparaissent alors comme inévitables et finalement "normaux" : les jeunes des bandes "font des courses" à leur manière, pour eux-mêmes et leur famille, "se débrouillent" pour s'habiller, s'équiper, sortir, "trouvent de la tune" pour faire la fête ; les familles endettées, toujours en quête de "combines", "ferment les yeux". Aux pratiques et valeurs de virilité populaires se superposent pratiques et valeurs apparentées au "banditisme social"²⁴, "économie parallèle" où se mêlent révolte et conformisme consumériste et constitue un espace de transition entre le monde des bandes et le milieu.

Mais il faut rappeler pour conclure, que le chômage prolongé, la prison, les squatts, l'alcool et la drogue conduisent plus souvent au délabrement physique et moral, à "la mort sociale" qu'au milieu. Les "vaincus" du monde des bandes, sans perspectives réalistes de conversions "normales", incapables de s'affirmer plus longtemps comme "guerriers" ou de s'insérer dans le milieu, dérivent peu à peu vers la clochardisation, venant accroître les effectifs des jeunes sans abri²⁵.

²³ L'analyse des rapports entre générations met en évidence les écarts creusés entre les pères et les fils : ce qui faisait la dignité des uns — savoir "se serrer le ceinture" — est au principe du sentiment d'indignité des autres, acculés au mensonge, à "la frime", au bluff, "pour faire style".

²⁴ Sur ce sujet, cf. Eric J. Hobsbawm, *Les bandits*, Paris, F. Maspero, 1972.

²⁵ Sur ce sujet, cf. Charles Soulié, "Le classement des sans abri", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 118, juin 1997, pp. 69-80 ; Maryse Marpsat, Jean-Marie Firdion, "Sans domicile à Paris : une typologie de l'utilisation des services et du mode d'hébergement", *Sociétés contemporaines*, n° 30, avril 1998, pp. 111- 155.